

La déesse
*Prabhat Kumar Mukhopadhyay*¹

L'histoire que voici remonte à un peu plus d'une centaine d'années.

C'était une de ces longues nuits au cœur de l'hiver, qui semblent ne plus vouloir finir. A son réveil, Umaprasad chercha sa femme sous la couverture : en vain. Enfin, à force de tâtonner dans le lit, il repéra sa jeune épouse de seize ans qui dormait pelotonnée dans un coin. S'étant aussitôt rapproché, il rajusta la couverture sur elle avec force précautions, prenant soin de s'assurer, toujours à tâtons, qu'aucune fente ne laissait passer le froid vers ses pieds.

Umaprasad était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Un soudain engouement pour l'étude du persan lui avait récemment fait abandonner le sanskrit. Sa mère était morte. Son père, homme très savant, très pieux, dévot fervent de la Déesse, propriétaire des terres du village, imposait le plus grand respect. Selon une opinion largement répandue, le père d'Umaprasad, l'honorable Kalikinkar Ray, était considéré comme un véritable saint, un élu entre les élus de la Déesse Suprême. Il ne manquait pas un villageois pour révéler en lui un personnage quasi divin.

A ce moment de sa jeune vie, Umaprasad venait à peine de succomber à l'ivresse toute nouvelle de l'amour. Cela faisait certes déjà cinq ou six ans qu'il était marié, mais il n'avait découvert que tout récemment les joies de l'intimité conjugale avec son épouse Dayamoyi².

Lorsqu'il eut bien enveloppé sa femme sous la couverture, Umaprasad lui caressa doucement la joue, que l'air hivernal avait toute refroidie. Puis, avec une extrême douceur, il y déposa un baiser.

Aussitôt le rythme régulier de la respiration de Dayamoyi s'en trouva changé. Uma comprit que sa femme s'était réveillée. « Daya ! » appela-t-il affectueusement.

« Quoi ? fit-elle, en traînant longuement sur le mot.

- Ainsi donc, tu étais réveillée ?

- Non, je dormais ! » répondit-elle avec quelque hésitation.

Umaprasad l'attira tendrement contre lui en la taquinant : « Si tu dormais, qui donc m'a répondu tout à l'heure ? »

Cette réplique plongea Daya dans l'embarras. Elle ne sut que dire : « Avant, je dormais... Je viens de me réveiller à l'instant... »

- Qu'est-ce que ça veut dire à l'instant ? Puis-je savoir de quel instant il s'agit exactement ? insista Uma, qui adorait taquiner sa femme.

- Comment cela *quel instant* ? Là, il y a une minute à peine !

- Je ne vois pas ce que tu veux dire.

- Oh ! laisse-moi tranquille, puisque je te dis que je ne sais plus ! » s'exclama Daya en essayant vainement d'échapper à l'emprise des bras de son époux.

La scène dura un bon moment. Daya s'obstinait à refuser de dire à quel instant précis elle s'était réveillée ; Uma ne laissait pas d'insister. Mais, au jeu de défendre son amour-propre, Daya dut bientôt s'avouer vaincue. « C'est quand tu m'as... commença-t-elle à dire.

- Quand je t'ai quoi... ?

- Quand tu m'as embrassée ! Voilà ! Mon Dieu ! Tu le sais bien ! » dit-elle d'un trait.

Il devait rester encore trois bonnes heures avant le lever du jour. Les deux jeunes époux les passèrent à bavarder. Des propos sans queue ni tête, la plupart du temps. Hé oui ! il y a cent ans, du temps de leur jeunesse, les parents de nos arrière-grands-parents s'égarèrent déjà en futilités autant que nous autres, génération frivole s'il en est ! Bien qu'issu d'une famille où la dévotion à la Déesse occupait tant de place, Umapasrad n'avait jamais encore abordé avec sa femme aucun des sujets développés dans les manuels dévotionnels, qui enseignent gestuelle mystique et diagrammes ésotériques, et il s'était bien gardé de lui enseigner quoi que ce fût des règles de pratiques ascétiques.

Cependant, au bout d'un moment, Umapasrad dit à sa femme : « Tu sais, je vais bientôt partir travailler hors du Bengale, plus à l'ouest.

- Travailler ? s'étonna Daya. Il te manque donc quelque chose ici ? A-t-on jamais vu travailler un fils de grand propriétaire comme toi ?

- Mais bien sûr qu'il me manque quelque chose ici !

- Quoi donc ?

- Si tu comprenais toi aussi ce qui me manque, je n'en souffrirais probablement pas ! »

Cette remarque prit Daya au dépourvu. Elle eut beau se demander de quoi pouvait manquer son mari, aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Elle se résolut donc à le taquiner un peu à son tour.

« Qu'est-ce qui te manque donc ? C'est moi qui t'ai déçu, sans doute ? » demanda-t-elle, sachant bien qu'une telle question ne manquerait pas de piquer Umapasrad.

Et en effet celui-ci se vengea en couvrant de baisers le visage de son épouse tendrement aimée. « Oui, c'est bien à cause de toi que je souffre ! ajouta-t-il. Tu m'abandonnes toute la journée ! Tu crois qu'il me suffit des nuits pour étancher ma soif ? Je veux aller travailler loin d'ici, je veux t'emmener avec moi, je veux que nous passions tous les jours et toutes les nuits seuls tous les deux.

- Quand tu travailleras, comment feras-tu pour rester avec moi toute la journée ? Tu seras bien obligé de me laisser toute seule ! lui fit remarquer Daya.

- Eh ! bien... je n'y resterai pas longtemps, à mon travail ! Je me dépêcherai de revenir auprès de toi ! »

Daya se dit que c'était possible, en effet. Mais aussitôt quantité d'autres

obstacles lui apparurent. « Tu dis que tu m'emmèneras... Mais comment peux-tu être sûr que personne ne t'en empêchera ? »

- Qui a dit que nous partirions d'ici ensemble ? J'attendrai que tu sois en visite chez ton père pour t'emmener avec moi en secret ! »

Cette idée fit rire Daya. Elle n'en revenait pas ! « Et combien de temps resterons-nous loin d'ici ? demanda-t-elle.

- Des années ! » répondit Umapasrad.

Daya, qui écoutait amusée, envisagea soudain une difficulté. « Mais passer des années loin d'ici, cela voudrait dire abandonner Khoka³ ? C'est impossible ! s'inquiéta-t-elle.

Umapasrad, la joue appuyée contre celle de sa femme, lui dit à l'oreille : « D'ici là, toi aussi tu auras mis au monde un petit Khoka ! ». Cette répartie de son époux fit rougir Daya jusqu'aux oreilles, ce que, dans l'obscurité de la chambre, personne ne remarqua.

Le *Khoka* mentionné par Dayamoyi était le fils unique de Tarapasrad, frère aîné d'Umapasrad, celui-ci étant le cadet de la maison. Le trône d'héritier de la famille étant resté vide fort longtemps, Khoka était entouré de la plus vive affection ; il était pour tous l'objet d'une véritable adoration. Quant à sa mère, Harasundari, elle semblait ne plus toucher terre tant elle était fière !

« Comment se fait-il que Khoka ne soit pas encore venu me chercher ? » s'étonna soudain Daya.

En effet, c'était pour le petit garçon une habitude bien établie de venir chercher sa tante de bon matin. Bien que la maison ne manquât pas de serviteurs, c'était Daya qui s'occupait de la plupart des travaux domestiques. En particulier, personne d'autre n'avait le droit d'accomplir les tâches nécessitées par les rites quotidiens dont s'acquittait son beau-père. Pourtant fort occupée par toutes ces activités, Daya ne quittait pas Khoka des yeux une seule minute. Khoka ne supportait pas que quelqu'un d'autre que sa tante le lavât, que quelqu'un d'autre lui mit du khôl autour des yeux ou le prit sur ses genoux pour lui faire boire son lait. C'était sa tante qui restait tard le soir auprès de lui pour l'endormir, et, dès son réveil le matin, c'était elle qu'il appelait en pleurant. Cette obstination, ces caprices injustifiées lui valaient parfois quelques claques de la part de sa mère, Harasundari. Mais inutile de dire que cela, au lieu d'arrêter ses pleurs, ne faisait que les décupler. Et Harasundari, en titubant moitié d'exaspération moitié de sommeil, finissait par porter son fils jusqu'à la porte de la chambre à coucher de Daya. « Petite belle-sœur, petite belle-sœur ! » l'appelait-elle alors, « tiens, occupe-t'en de ton Khoka ! ». Et, sans même attendre que la porte s'ouvrît, elle repartait, laissant Khoka par terre. Souvent, Daya ne dormait plus, et, quand par hasard elle dormait encore, les pleurs de l'enfant ne tardaient pas à la réveiller. Elle accourait aussitôt prendre Khoka dans ses bras pour l'emmener dans sa chambre. « On t'a frappé ? On t'a frappé ? » s'alarmait-elle en le consolant à grand renfort de caresses. Elle gardait toujours, dans sa boîte à bétel au chevet de son lit, quelques friandises qu'elle lui donnait. Et, une fois calmé, Khoka se rendormait enfin dans les bras de sa tante. Cela explique que Daya fût inquiète, le matin venu, de ne pas voir Khoka accourir auprès d'elle. « Le petit n'est pas malade, au moins ? s'inquiéta-t-elle.

- Il doit faire encore nuit, répondit Umapasrad. Attends, je vais voir. »

Umapasrad se leva pour aller ouvrir la fenêtre, qui donnait sur un grand verger

planté de manguiers et de cocotiers. La lune n'était pas encore couchée, mais cela n'allait pas tarder. Daya vint sans bruit à côté de son mari. « Il fera bientôt jour, tu vois bien ! » dit-elle.

Malgré le vent glacial qui s'engouffrait par la fenêtre, les deux jeunes époux restèrent un long moment dans la pénombre à se regarder les yeux dans les yeux, comme s'il leur fallait se dévorer pour réparer un trop long jeûne.

« Ecoute, je me demande vraiment ce qui se passe aujourd'hui, s'inquiéta de nouveau Daya. Khoka n'est toujours pas là. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne me sens pas tranquille.

- Mais c'est trop tôt pour lui, tenta de la rassurer Umapasrad. Les jours où il dort bien, il vient plus tard. En fait, ce n'est pas cela qui te rend anxieuse. Je sais bien ce que c'est moi !

- Qu'est-ce donc ?

- C'est parce que j'ai dit que je voulais aller travailler loin d'ici, n'est-ce pas ? C'est cela qui te tracasse ? demanda Umapasrad en attirant sa femme tout contre lui.

- Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais j'ai l'impression que je vais être séparée de toi » expliqua Daya avec un soupir.

Dehors, le clair de lune avait presque disparu, et le visage d'Umapasrad s'était lui aussi assombri aux paroles de sa femme. Tous deux restèrent longtemps sans bouger. Bientôt ils ne virent plus la lune. Les arbres furent plongés dans l'obscurité. Uma et Daya retournèrent se coucher, après avoir refermé la fenêtre.

On commençait à entendre chanter les oiseaux de temps à autre. Les deux époux se rendormirent dans les bras l'un de l'autre.

Bientôt des rais de lumière se frayèrent un passage à travers les volets. Uma et Daya dormaient toujours.

C'est alors que retentit l'appel du père d'Umapasrad : « Uma ! »

Ce fut Daya qui se réveilla la première. Aussitôt elle secoua Umapasrad pour le tirer du sommeil.

De nouveau retentit la voix de Kalikinkar : « Uma ! ». Une voix tremblante, différente des autres jours, méconnaissable même.

« Père ne t'appelle jamais de si bonne heure ! Et pourquoi cette agitation dans sa voix ? Cette fois j'en suis sûre, Khoka est malade ! » s'affola Daya. Umapasrad se hâta d'aller ouvrir la porte.

Il fut très étonné de voir son père de si grand matin en tenue de prière – la taille ceinte d'une étoffe de soie rouge, une pièce de tissu ornée aux noms de la Déesse jetée sur ses épaules, au cou son collier de rudraksha⁴. D'habitude il ne passait cette tenue qu'après être revenu de son bain dans le Gange. Cette constatation emplit aussitôt Umapasrad d'une certaine inquiétude.

Mais à peine celui-ci eut-il ouvert la porte que son père lui demanda : « Mon fils, où est Daya ? »

Sa voix tremblait toujours. Umapasrad se retourna pour regarder dans la chambre. Daya, qui avait quitté le lit, se faisait toute petite dans un coin, effrayée.

Dès que Kalikinkar, qui scrutait la chambre du regard, l'eut aperçue lui aussi, il vint se prosterner à ses pieds de tout son long.

La stupeur empêchait Umapasrad de parler. Quant à Dayamoyi, elle restait figée sur place devant l'étrangeté du comportement de son beau-père.

Lorsqu'enfin il se releva, celui-ci s'écria : « Mère, ce n'est donc pas en vain que je suis venu au monde ! Mais dis-moi, pourquoi as-Tu tant tardé à Te réléver ? »

- Père ! Père ! put enfin articuler Umapasrad.
- Prosterne-toi devant Elle, mon fils ! ordonna Kalikinkar.
- Mais père, que vous arrive-t-il ? Avez-vous perdu l'esprit ?
- Non, mon fils ! Si je l'avais perdu, c'est jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui où j'obtiens enfin la guérison, par l'unique grâce de Notre Mère !
- Mais père, que voulez-vous dire à la fin ? s'écria Umapasrad, qui ne parvenait pas à trouver le moindre sens à ces propos.
- Mon fils, je ne saurais connaître de plus grand bonheur ! La famille dans laquelle je suis né est désormais sanctifiée. Moi qui, depuis mon enfance où j'ai été initié à la dévotion de Kali, n'ai cessé de pratiquer prières et austérités, me voici récompensé, puisque Notre Mère Universelle m'a fait la faveur de descendre Elle-même en ma demeure, incarnée en la personne de ton épouse. J'en ai reçu connaissance cette nuit en rêve. Mon existence est bénie ! »

Voilà comment Dayamoyi perdit son statut d'être humain et se vit sacrée du jour au lendemain déesse.

Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis l'événement décrit ci-dessus que la nouvelle s'était déjà répandue au loin. Déjà, une foule considérable, venue de nombreux villages alentour, défilait dans la demeure du très vénéré Kalikinkar Ray pour y contempler la Déesse Suprême, sous les traits de Dayamoyi.

Déjà on s'était mis à célébrer celle-ci de tout le rituel dû aux divinités. Dans les vapeurs de l'encens, à la lueur des lampes à huile, au son des conques et des clochettes, on lui dédiait le culte auquel ne manquait aucun des éléments prescrits. Et déjà avaient été sacrifiés devant elle d'innombrables chevreux.

Mais, pendant ces trois jours, en dépit de toute cette vénération dont elle était l'objet, Dayamoyi n'avait cessé de pleurer. Elle avait à peu près complètement perdu le sommeil et l'envie de s'alimenter. Le prodige qui s'était brusquement abattu sur elle l'avait à tel point bouleversée, l'avait jetée dans un tel trouble qu'elle en était venue à oublier qu'il y avait à peine trois jours elle n'était qu'une des belles-filles de la maison, à qui il seyait de se dissimuler même aux regards de son beau-père et de son beau-frère. Et voilà que, le visage et les cheveux offerts à tous les regards, elle contemplait d'un air absent, telle une folle, tous ces inconnus qui la fixaient. Sa voix s'était empreinte d'une douceur étrange, ses yeux étaient tout rouges et gonflés, son sari mal ajusté.

Minuit venait de passer. Seul un coin de la salle de prière était faiblement éclairé par la lueur d'une lampe à beurre clarifié. Dayamoyi était allongée sur une couche de grosses couvertures enveloppées dans un drap de soie. Elle-même était emmitouffée sous un châle bien épais. On avait simplement tiré la porte, sans prendre la peine de mettre la barre. Umapasrad poussa les battants avec une extrême lenteur, puis, avec des précautions de voleur, entra dans la pièce. Il referma la porte en prenant soin de la bloquer derrière lui.

Il vint s'asseoir sur la couche où reposait Dayamoyi. C'était la première fois qu'il se trouvait seul à seul avec sa femme depuis l'événement qui les avait séparés, en cette aube fatale.

Dayamoyi ne dormait pas. Dès qu'elle vit son mari, elle se redressa.

« Daya, que nous arrive-t-il ? » demanda Umapasrad.

Ces mots, les premiers mots tendres que Daya entendait depuis trois jours de la bouche de son époux, lui furent d'un grand réconfort. Pendant tous ces jours, aux prières des dévots qui lui lançaient d'incessants *Mère ! Mère !*, son cœur avait eu le temps de se dessécher comme un désert. Ces quelques mots empreints d'affection, prononcés par Umapasrad, furent doux pour Daya comme une soudaine averse d'ambrosie. Elle pressa son visage contre la poitrine de son époux. Débarrassant Daya du châle qui la recouvrait, Umapasrad la serra contre lui, tout en répétant d'un ton fébrile : « Daya ! Daya... que nous arrive-t-il ? »

Daya restait sans répondre. Umapasrad aussi garda le silence pendant quelques instants, avant de demander à son épouse : « Daya, dis-moi : est-ce que tu penses que cela est vrai ? Que tu n'es pas ma bien-aimée Daya, que tu es la Déesse ? ».

Cette fois, Daya se mit à parler : « Non, je ne suis rien d'autre que ta femme, rien d'autre que ta bien-aimée Daya. Je ne suis pas une déesse, je ne suis pas Kali ! ».

A ces mots, Umapasrad couvrit de baisers ardents le visage de sa femme. « Dis-moi, Daya, veux-tu bien que nous partions d'ici ? lui demanda-t-il. Il faut que nous allions très loin, si loin que personne ne pourra jamais nous retrouver !

- Oui, allons-nous en ! répondit Daya. Mais comment faire ?

- Ne t'inquiète pas, je vais tout arranger. Il me faut seulement un peu de temps.

- Combien ? Fais vite, supplia Daya. Sinon, je mourrai bientôt. Je sens la vie me fuir. Et si par hasard je survis, c'est la folie qui me guette.

- Non, Daya, calme-toi, lui murmura Umapasrad. Je te demande de patienter encore une semaine. Aujourd'hui c'est samedi... Samedi prochain je reviendrai te chercher et t'emmènerai loin de cette maison. Efforce-toi d'attendre ces huit jours en gardant l'espoir au cœur, ma chérie, mon amour !

- Soit ! fit Daya.

- Je vais te laisser maintenant, dit Umapasrad. Il ne faudrait pas qu'on nous surprît. » Et à ces mots il prit congé de son épouse en la serrant encore une fois très fort dans ses bras.

Le lendemain matin, au moment où le culte dédié à Dayamoyi était sur le point de s'achever, un vieux villageois s'avança en fendant la foule, appuyé sur un bâton. Il devait avoir dans les quatre-vingts ans. Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites laissaient s'échapper des torrents de larmes. Dès qu'il fut devant Dayamoyi, il se couvrit respectueusement le haut du corps et tomba à genoux. Joignant les mains, il s'adressa à elle en ces termes : « Mère, je t'ai toute ma vie pieusement offert mes prières. Aujourd'hui que je suis frappé d'un malheur atroce, Mère, viens au secours de ton dévoué serviteur ! ».

Tandis que Dayamoyi jetait au vieillard des regards effarés, le prêtre demanda à celui-ci : « Que t'arrive-t-il ? De quel malheur veux-tu parler ?

- C'est mon petit-fils... répondit le vieil homme. Il souffre d'une forte fièvre depuis quelques jours. Le médecin a dit ce matin qu'il n'y avait plus aucun espoir. S'il meurt, c'est ma lignée qui s'éteint... Notre foyer ne verra plus personne allumer la lampe du crépuscule. Voilà pourquoi je suis venu auprès de Notre Mère La supplier humblement de le laisser en vie. »

Kalikinkar, qui était occupé à la lecture du Livre de la Déesse, fut bouleversé par la douleur du vieillard. Il implora Dayamoyi du regard en lui disant : « Mère, sauve le petit-fils de ce vieil homme, Tu le dois ! » Puis s'adressant à celui-ci : « Frère, amenez ici votre petit-fils et déposez-le aux pieds de Notre Mère. Si vous le Lui confiez, même le dieu de la mort ne saura vous le ravir. »

Ces paroles réconfortèrent vivement le vieillard. Il se hâta de retourner chez lui, toujours appuyé sur sa canne. Moins d'une demi-heure plus tard, il revint en compagnie de la veuve de son fils, qui portait dans ses bras l'enfant malade. On installa le jeune moribond sur une couche étendue aux pieds de Dayamoyi. Le prêtre commença à lui faire boire de temps en temps, à l'aide de la cuillère rituelle, un peu d'eau consacrée.

Jeune veuve, la mère de l'enfant avait naguère partagé les jeux de Dayamoyi. Celle-ci, à la vue de son visage où se lisait un atroce chagrin, sentit son cœur saigner. Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'ils se posèrent sur le corps du jeune agonisant. Elle se mit à prier avec toute la ferveur dont elle était capable : « Seigneur, qui que je sois en réalité – d'essence divine, Kali, ou simplement humaine – je t'en supplie, sauve la vie de cet enfant ! »

À la vue des larmes dans les yeux de Dayamoyi, toute la foule s'écria : « Louée soit Notre Mère Kali ! Louée Dayamoyi ! Notre Mère a eu pitié : voici qu'Elle pleure ! ». Kalikinkar reprit sa lecture des exploits de la Déesse avec une ferveur redoublée.

Au fur et à mesure que la matinée s'avança, l'état de l'enfant alla donnant des signes d'évidente amélioration. Dès avant la tombée du soir, tout le monde exprimait sa conviction que la vie du malade n'était plus en danger, qu'on pouvait sans crainte le renvoyer chez lui.

La nouvelle que Dayamoyi avait sauvé la vie d'un enfant agonisant se répandit partout avec encore plus de célérité que la révélation de sa divinité. Dès le lendemain matin, un autre homme vint se jeter à ses pieds, la suppliant de faire quelque chose pour sa fille enceinte dont les douleurs se poursuivaient depuis trois jours, ce qui laissait redouter une issue fatale. Kalikinkar le réconforta par ces mots : « Qu'as-tu à craindre ? Il suffit que tu emportes un peu d'eau consacrée aux pieds de Notre Mère et que tu en fasses boire à ta fille, et aussitôt elle sera soulagée. »

L'homme repartit, le visage ruisselant de larmes, en portant sur la tête un pot rempli du fameux breuvage. Dès avant la fin de la matinée, la nouvelle arriva qu'aussitôt après avoir absorbé l'eau consacrée la jeune femme avait sans complications accouché d'un fils beau comme un prince, pourvu de toutes les marques favorables.

Le samedi arriva, jour fixé par Umapasrad pour fuir en secret avec sa femme. Il avait eu le temps de prendre toutes ses dispositions, de rassembler l'argent nécessaire. Ils ne partiraient pas pour des endroits aussi proches que Murshidabad, Rajmahal ou Burdwan⁵, où ils auraient toutes les chances d'être retrouvés. Ils iraient vers l'ouest, en bateau, très loin. Umapasrad, encore incertain quant à leur destination finale, hésitait entre Bhagalpur et Munghir⁶. Une fois dans l'un de

ces endroits, il chercherait un emploi. Il disposait d'une somme suffisante pour le voyage. Et, s'il vendait les bijoux que portait Dayamoyi, ils auraient de quoi se nourrir et se vêtir pendant un an ou deux. N'était-ce pas plus de temps qu'il ne faut pour trouver un travail ? Il n'avait aucun doute à ce sujet. Un homme entreprenant arrive toujours à ses fins !

Tel fut le genre de pensées qui occupèrent Umaprasad pendant toute la journée. Le soir venu, il décida d'assister aux rites crépusculaires dédiés à Dayamoyi, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Jusqu'à ce jour, à chaque fois que la salle vouée au culte de la Déesse avait retenti du fracas des conques et des clochettes, annonçant le début de la cérémonie, Umaprasad s'était empressé de fuir loin de la maison, en dehors même du village. Mais ce soir, où Dayamoyi serait révéérée comme déesse pour la dernière fois, il avait envie de voir. De bien rire en lui-même du spectacle. Il se prit à imaginer quelle tête ferait le prêtre préposé au culte lorsque, le lendemain matin, il constaterait le premier la disparition de la Déesse.

Enfin minuit arriva. Toute la maisonnée était endormie. Quittant son lit, Umaprasad, comme un voleur, s'avança à pas lents dans le noir en direction de la salle de prières. Il ouvrit doucement la porte et se glissa à l'intérieur. Il alla s'asseoir au bord de la couche de Dayamoyi, qui dormait profondément.

Après avoir commencé par lui déposer tendrement un baiser sur le visage, Umaprasad secoua sa femme pour la réveiller. Bientôt tirée du sommeil, celle-ci se redressa. « Allons ! ce n'est pas le moment de dormir, la pressa-t-il. Réveille-toi, vite ! Il faut partir.

- Où ça ? fit-elle, comme tout étonnée.

- Où ça ? Ce n'est pas le moment de poser des questions ! Allez, dépêche-toi, nous partons cette nuit vers l'ouest, en bateau. »

Daya resta un moment inerte.

« Allez, lève-toi, vite ! Tu auras tout le temps de poser des questions en chemin ! Mais ne t'inquiète pas, j'ai tout arrangé. Allez, viens ! »

A ces mots, Umaprasad tira sa femme par la main.

« Tu ne dois plus me toucher comme ton épouse ! s'écria soudain Daya en dégageant sa main. Je ne puis plus affirmer en toute certitude que je ne suis pas la Déesse, que je suis ta femme ! »

La réaction d'Umaprasad à ces paroles fut de rire. Il attrapa sa femme par le cou, s'appêtant à l'embrasser. Mais celle-ci aussitôt s'écarta de lui, toute tremblante. « Non ! Non ! fit-elle. Et si cela te portait malheur ? »

Ces mots semblèrent foudroyer Umaprasad. « Daya, serais-tu toi aussi devenue folle ?

- Comment expliques-tu la guérison de tous ces gens ? demanda-t-elle alors. Est-ce à dire que tout le monde autour de nous est frappé de folie ? »

Umaprasad tenta longuement de la raisonner. Il l'implora de se ressaisir. Il versa d'abondantes larmes.

Rien n'y fit. Dayamoyi ne cessait de répéter : « Non ! Non ! Cela te portera malheur ! Il se peut que je ne sois pas ta femme, que je sois la Déesse...

- Si tu l'étais, tu n'aurais pas ce cœur de pierre ! finit par objecter Umaprasad.

Tout ce que je t'ai dit t'aurait bien ébranlée !

- Tu ne comprends pas ! Tu ne comprends donc pas ? » fit Dayamoyi, fondant en larmes.

En proie à une horrible agitation, Umapasrad se leva et se mit à parcourir la pièce à grandes enjambées, comme un fou furieux. Puis, au bout d'un moment, il se rapprocha de Dayamoyi et lui dit : « Daya, tu te souviens que tu m'as épousé ?

- Bien sûr ! répondit-elle.

- Si tu es la Déesse, si tu es Kali, dans ce cas je suis Shiva, ton époux, n'est-ce pas ? Sinon comment aurions-nous pu nous marier ? »

Que répondre à cela ? Daya garda le silence.

« Si tu es la Déesse Suprême, insista Umapasrad, quel être humain aurait eu le pouvoir de faire de toi son épouse ? Le fait que je t'aie épousée, que tu m'aies considéré comme ton mari depuis notre mariage, tout cela prouve bien que moi non plus je ne suis pas un simple mortel, mais un dieu – Shiva en personne !

- Si tel est le cas, alors oui, je suis bien ta femme ! reconnut Daya. Oui, ta femme, que je sois divine ou humaine ! ».

Cette réponse fit croire à Umapasrad que s'ouvraient devant lui les portes du paradis. Il s'empressa de serrer Daya contre lui. « Allons-nous en maintenant ! Aussi longtemps que nous resterons ici, il y aura un mur entre nous...

- Oui, allons-nous en ! » acquiesça Dayamoyi.

Il leur fallait marcher jusqu'au bord du Gange pour atteindre l'embarcation qui devait les emmener. Ils avaient à peine fait un bout du chemin que Daya soudain s'arrêta. « Je ne peux pas partir ! » dit-elle sur un ton à présent empreint d'une détermination farouche.

Umapasrad reprit son discours visant à ramener Daya à la raison. Mais ses efforts, cette fois-là, demeurèrent inutiles.

« Si je suis la Déesse, et si tu es Shiva mon époux, pourquoi nous enfuir ? Restons plutôt ici et laissons-nous révéler ensemble ! finit-elle par argumenter. Pourquoi décevoir la foi de tous ces gens ? Je veux rester, viens, rentrons !

- Si telle est ta volonté, rentre seule ! finit par dire Umapasrad, la mort dans l'âme. Moi, je veux m'en aller. »

Il en fut ainsi : Daya s'en retourna à sa destinée de Déesse tandis qu'Uma disparaissait dans l'obscurité de la nuit. On le chercha vainement partout le lendemain.

La seule à ne pas croire en la divinité de Dayamoyi était la mère de Khoka, Harasundari. C'est pourquoi, dans les premiers jours, sa présence avait été source de consolation pour sa jeune belle-sœur. Alors qu'elle refusait à croire qu'elle fût la Déesse, Dayamoyi avait été une fois confier sa peine à Harasundari. « Que m'arrive-t-il, ma sœur ? lui avait-elle demandé en laissant couler ses larmes.

- Que puis-je faire, ma pauvre ? avait répondu Harasundari. Notre beau-père a perdu l'esprit, sans doute sous l'effet du grand âge. »

Deux semaines avaient passé depuis la disparition d'Umapasrad quand Khoka fut pris de fièvre. Chaque jour le laissait davantage affaibli.

On fit venir le médecin, mais Kalikinkar refusa ses soins. « La Déesse en personne réside en ma maison, protesta-t-il. Quand l'eau consacrée à Ses pieds a guéri tant de cas désespérés, je recourrais aux services d'un médecin pour soigner un membre de ma famille... ? »

En larmes, Harasundari alla implorer son mari, Taraprasad : « Je t'en supplie, laisse le médecin examiner mon fils, sinon il va mourir. Ce n'est pas cette espèce de sorcière qui saura le sauver ! Comment en aurait-elle le pouvoir ? »

Taraprasad vouait la plus grande obéissance à son père. Idées et décisions paternelles, il révérait tout cela à l'égal des Veda. « Prends garde de ne pas attirer le malheur sur notre fils en tenant pareils propos, lui dit-il. C'est Notre Mère qui décide de tout. »

Cependant, à force de supplications et de larmes quotidiennes, Harasundari finit par obtenir de son beau-père qu'il sollicitât le jugement de la Déesse. « Mère, s'adressa-t-il humblement à Dayamoyi, penses-Tu qu'il soit nécessaire de consulter le médecin pour soigner la maladie de Khoka ?

- Non, répondit Daya. C'est moi qui le guérirai. »

Kalikinkar fut tout à fait rassuré. Et, à sa suite, Taraprasad.

A quelques jours de là, toutefois, la mère de Khoka envoya une servante de confiance chez le médecin, avec la mission de décrire à ce dernier tous les symptômes de la maladie et de lui demander les médicaments appropriés. Le médecin, fort embarrassé par la requête, eut cette réponse : « Dis à ta maîtresse que la Déesse Elle-même ayant annoncé son intention de guérir l'enfant, je ne saurais commettre le crime de prescrire mes remèdes. »

Dès lors Harasundari se mit à implorer tous ceux qu'elle voyait, en versant des pleurs : « Je vous en supplie, conseillez-moi un remède... Mon fils se meurt.

- Comment peux-tu parler ainsi ? Honte à toi ! lui répondait-on invariablement.

N'oublie pas que la Déesse Suprême en personne réside sous ton toit ! »

Cependant l'état du petit garçon empirait de jour en jour. « Amène-le moi, demanda Daya à Harasundari, que je le prenne dans mes bras. »

Elle le garda toute une journée serré contre elle. Il sembla aller mieux. Mais, durant la nuit, son état s'aggrava de nouveau. De tout son cœur, de toutes ses forces, Dayamoyi souhaita le rétablissement de Khoka, tout en lui prodiguant force caresses.

Mais cela fut impuissant à garder l'enfant en vie.

Lorsque la nouvelle de la mort de son fils se répandit dans la maison, Taraprasad, perdant l'empire de lui-même, accourut devant Dayamoyi. « Sorcière, lui lança-t-il, tu as emporté mon fils ! T'en aurait-il donc tant coûté de l'épargner ? ».

Après un premier moment d'abattement extrême, lorsque Harasundari retrouva quelques forces, elle s'en prit à son tour à Daya : « Regardez-la, la Déesse ! Une sorcière, oui ! A-t-on jamais vu la déesse dévorer un enfant ? ».

Quant à Kalikinkar, il ne cessait de fixer sur Daya des yeux pleins de larmes, en la suppliant : « Mère, rends-moi mon cher petit ! Son corps est intact encore... »

Rends-le moi, Mère, je t'en prie ! ».

Dayamoyi pleurait toutes les larmes de son corps. Par cette prière silencieuse, elle invoqua le dieu de la mort : « Que l'âme de Khoka réintègre sur l'heure son corps et lui rende la vie ! ».

Comme celui-ci restait inerte, elle supplia, au désespoir. Mais, insensible à l'affliction de la Déesse Suprême, le dieu de la mort ne ressuscita point Khoka.

Alors Daya perdit la foi en sa propre divinité.

Le jour qui suivit, les rites habituellement accomplis à son intention se trouvèrent réduits à presque rien. Personne ne vint auprès d'elle. Laisse à sa solitude, elle passa cette journée à réfléchir.

Le soir venu, les rites crépusculaires furent célébrés tant bien que mal.

Ce fut Kalikinkar qui, le lendemain, lorsqu'il entra dans la salle de prières, constata le drame. A l'aide d'une corde confectionnée avec le tissu de son sari, la Déesse s'était pendue à une poutre de la pièce.

(traduit du bengali par Philippe Benoît, maître de conférences à l'INALCO)

Notes

¹ Prabhat Kumar Mukhopadhyay (1873-1932), a étudié en Angleterre de 1901 à 1903. De retour en Inde, il a enseigné le droit l'université de Calcutta. Proche de Tagore, il est surtout connu comme auteur de nouvelles, développant principalement des thèmes sociaux, traités souvent non sans humour. La nouvelle *Debi (La Déesse)* a été publiée en 1900 dans un magazine. En 1960 Satyajit Ray l'a portée à l'écran sous le même titre. Selon la première phrase du texte, l'histoire se passe vers 1800. L'auteur, disciple du Brahma Samaj, stigmatise ce qui constituait certains travers de l'hindouisme aux yeux de l'esprit de ce mouvement réformiste religieux.

² Les jeunes époux ont donc été mariés respectivement à l'âge de dix et quinze ans environ, ce qui était très commun à l'époque. Mais il a été attendu que Dayamoyi soit une vraie jeune fille pour qu'elle vienne vivre sous le toit de son mari.

³ Appellation familière et affectueuse usuelle des petits garçons au Bengale.

⁴ Collier fait de graines de couleur sombre que portent les ascètes et dévots de Shiva et de la Déesse.

⁵ Localités du Bengale indien, au nord-ouest de Calcutta.

⁶ Localités du Bihar.